

## Je, nous, vous. Quelques *marginalia*

Jean-Claude Brochu

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (1998). Je, nous, vous. Quelques *marginalia*. *Moebius*, (79), 61–66.

## JEAN-CLAUDE BROCHU

### *Je, nous, vous.* *Quelques marginalia*

*«Car je n'écris jamais que sur l'écrit, ni sans que  
me fasse cortège tout un essaim de phrases que  
j'aime et qui me tournoient dans la tête, inflé-  
chies ou voilées par des oublis partiels, des ajouts  
parasites ou par ma fantaisie.»*

Renaud Camus, *Élégies pour quelques-uns*

Quel est donc le texte marginal? Qui est le locataire? Et de qui?

Ma mère jouait à avoir peur de tout et ne craignait rien; mon père campait la cariatide opposée: il n'avancait pas le même genou... Ma peur d'être aimé est restée dans les marches de ce lieu le plus saint, aux pieds d'un couard et d'une comédienne néanmoins investis, par mes yeux d'enfant, du pouvoir de tenir ce monde qu'ils ont préféré faire glisser sur les épaules d'un nouvel atlante de cinq ans. Je cherche quelques degrés plus bas ma colère. Elle et la peur nous font le cortège en frise de deux éminences grises. Tout ce que vous essayez d'écrire raconte cette histoire inconnue de vous.

Être moi-même – un autre programme grec – revient-il alors à figurer quelqu'un d'autre, le récitant de son époque où le nouveau si admirable date souvent d'avant-hier et sa méconnaissance fait bénir les bêtises, pompeusement appelées «choix de vie»? Si j'avais su de quel côté mon pain était beurré... Ce qu'il nous faut est-il toujours ce que nous choisissons? Vous avez le tort de trop mal connaître votre propre cœur. Trouvez un lieu pour vous tapir, d'où, en ne bougeant pas trop, la respiration vous soit possible; un lieu pour vous oublier, où le vide, loin d'être fui, vous calmerait comme la présence d'un être à votre flanc; une retraite pour

vous cacher de vous-même, car le moi sans amour est plutôt haïssable.

J'étais adulte à cinq ans. Quinze années plus tard, je savais aimer, écrire, enseigner. Maintenant que j'ai pratiquement doublé la mise, je promène d'autres impressions sentencieuses suivant des modes différentes et je crains que nous ne soyons que de pauvres types aux affections d'enfants, pas très doués pour le métier de durer trois quarts de siècle et plus, la vie nous disqualifiant de l'intérieur, à l'œuvre. Avec notre approbation, elle nous délivre des certificats d'inaptitude. Est-ce le monde qui change? Le passage à maturité (comme on dit «à vide») mène-t-il de la témérité à l'imposture? Il semble très adolescent, voire infantile, ce besoin de ne pas nous juger constamment inférieurs à nos semblables, et il nous impose un nouveau deuil: celui de ne s'être jamais tenu debout dans les yeux d'une mère. Bientôt nous vieillirons; nous souhaiterons passer de centre dépossédé du monde à l'effacement, que le temps qui file, malgré tout, nous abandonne à la banalité. D'ici là, vous essayerez de faire passer l'œil magique de la reconnaissance à l'intérieur de vous-même – l'autre, celui de Dieu, y régnant déjà –, puis de vivre sans trop tirer sur cette lucidité de poseur, vite devenue complaisance, de la suivre humblement comme un manège grinçant, mais tout de même amusé. Quelle importance! Jouez plutôt à tâcher de vous rencontrer.

Il faudrait écrire *de soi*, se reconnaître une fois pour toutes comme point originel de sa marche vers l'écriture et ne plus en faire grand cas. Ce qui impliquerait que je sois revenu de moi comme de bien d'autres. Que nous les ayons traversés pour nous créer, nous élargir, mais sans perdre le contact... C'est alors que vous habiteriez la synthèse, le miel sans l'abeille du départ ni l'altérité de la marjolaine ou du thym.

Je ne me leurre pas: c'est rarement l'amour, ce ne sont plutôt que mes faiblesses qui pardonnent. Les bons ménages reposent sur la compatibilité des caractères, un être-aumonde commun; le reste demeure à la portée de mes misères. Je n'oublie pas non plus que la conscience de ce qui divise, en amour, apparaît comme le talent le mieux parta-

gé. Paradoxal, l'amour redoute les défauts qui tracent cependant la lisière de la bien aimable fragilité.

C'est encore la tendresse qui nous obtient de nous passer de tout ce qu'elle nous donne. Elle tient alors dans l'équilibre d'un regard porté sur soi et au loin, entre passé et présent. Cette permanente nostalgie de l'Amour permet même de durer à deux.

Quelle était donc l'image de son départ? Les planchers souillés d'un corridor et de deux pièces vides avec un mot d'excuse (plus que d'adieu) sur la malpropreté des lieux. C'était la propreté qui vous séparait. Vous resteriez avec vos baisers trop propres.

Vous l'avouerez sans amertume, à l'épicerie fine, au-dessus d'une pyramide de pommes, la vue d'un sourire énigmatique – veut-on vous plaire ou pense-t-on qu'on vous a plu? – comble la mesure de sollicitude nécessaire à votre bien-être quotidien. Et dire que vous n'y êtes pour rien.

Il n'y a que l'amour et, en même temps, pensez-vous, l'amour est ridicule. Vous prétendez lui préférer l'amitié, la littérature, la musique, la porcelaine, les chats, les arbres. Dans cet ordre?

L'âme anesthésie la peur, elle nous enveloppe, nous protège à la fin. Ceux qui n'en ont pas sont à plaindre pour leur exposition constante. Lire et écrire exercent l'âme, et si on les pratique, c'est pour qu'il ne nous arrive rien de grave. Je comprenais cela en lisant.

Il y a au moins deux façons de composer avec le vide au cœur de nos vies, l'autel au dieu inconnu. La plupart l'évitent tout simplement, d'autres se contentent de s'asseoir tout près, un peu comme on bivouaque.

Vous étiez d'accord avec l'auteur pour dire que ce sont «les belles pages», les pages blanches au début d'un livre, celles où la vie n'écrit rien qui ressemble à un amour ou à un succès, où la vie nous commande tout simplement de vivre, vous croyiez que ce sont ces pages enfin qui éprouvent la trempe d'un homme: ses ressources – non loin de celles, premières, de son adolescence – s'étalent là ou encore il engloutit sa faculté d'enchanter le monde. C'est le début de soi, l'*incipit*, ou le désespoir. On aime alors. Intransitivement.

Vous vous payiez parfois la coquetterie d'une courte honte devant la petite musique de vos mots pourtant tout juste dédiés à vous faire aimer votre manque d'espoir. Ici même, savoir que très peu vous suivent a de quoi rassurer. Cette conscience du dérisoire, une dernière prétention, vous aide à dormir, même en écrivant. Les *couilles* d'André Gide vous rappellent aussi à l'ordre. (La petite histoire littéraire rapporte qu'il faisait circuler parmi ses intimes un recueil des coquilles de ses livres, ainsi intitulé.) Heureusement que l'enseignement de la littérature contribue à faire aimer Michel Tremblay dans les autobus. Pourquoi le silence n'est-il pas aussi libérateur que l'illusion d'être entendu?

Aujourd'hui, la délicatesse ne vous semble plus de mise, il n'est pas de bon ton d'avoir partout l'air d'un invité. On appuie. Vous admettez pourtant que, même à travers le monde, même en littérature, on ne voyage qu'autour de soi, ramené sans cesse sur le seuil de sa prison. Comme à un hôte devant sa propre vie, le respect nous commanderait plus de soins pour les objets ambiants dont on ignore encore la valeur ou l'utilité. Il est certain cœur, par exemple, qui ne sert que deux ou trois fois, et l'argile très blanche en propose une idée.

Il y a, ce me semble, un rien de protestantisme, et qui me plaît, dans la douce gravité des rituels de porcelaine avec leur ordonnancement de thés qui va, du matin au soir, de l'indien au vert de Chine. Cette célébration de l'ordre et du plaisir exprime une sensibilité davantage qu'une sensualité, l'incarnation tout de même d'une vision de la vie où le bonheur, comme la tasse, est à la portée de mes doigts, reposant dans la lenteur d'un geste, dans la fragilité d'un parfait équilibre entre la matière et la forme, l'esprit et le corps.

J'isole une tasse et elle devient monument – petit, il va sans dire – à la gloire de la futilité, érigé au prix de petites luttes et de grandes défaites, où viennent encore buter mes autres désordres. Le diaphane du kaolin dans le contre-jour éclaire la lumière de toute son inutilité, en hommage à l'involontaire. N'y être pour rien, ne pas déranger: Je t'aime, et ça ne nous regarde pas! L'amour irradie en moi sans trop savoir qui il aime.

Le tremblé de la main du peintre dans le décor de la tasse, la soucoupe des années vingt avec son manque d'aplomb, son filet d'or bruni et buriné, tout ce qui fait de la porcelaine un artisanat. Comme l'écriture avec ses hésitations, ses phrases encore bancales. C'est précisément parce que ce n'est jamais *cela* que c'est cela même. Appelons cela la beauté: parmi les soucoupes insuffisamment émaillées, les tasses au calibrage douteux, celles sur lesquelles une chiquenaude ne tinte pas et révèle ainsi le cheveu, la plus imperceptible des fêlures, dans cet amas donc, une seule phrase digne de la tasse d'un céladon vert d'eau de mer saturé d'une perfection qui menace de la briser.

Vous écrivez que le lit, la commode, la table et les chaises étaient couverts de Limoges: «on dirait qu'un vol de mouettes s'est abattu dans la chambre». Je pense alors à la liberté que ces oiseaux symbolisent entre Winnipeg et Saint-Boniface, au-dessus du pont Provencher; au médecin russe aussi, forcément, résumé tout entier dans le mari qui rentre dans sa chambre et y surprend sa femme avec un autre, sort, puis revient chercher sa casquette. C'est à rire et à pleurer simultanément, et du même œil.

Les membres de ma famille d'esprits écrivent chaque matin, dans l'étonnement, une page ou deux à la prose lente où passe la vie. J'aurais une rage de les lire si la rage pouvait se vivre dans la patience. Car la lecture attend un coup d'œil sur l'arbre de la cour, une caresse au chat – cette vie sur laquelle il faut se pencher –, une heure de télévision, un coup de fil amical. Lire, en un mot, nécessite la pauvre joie d'exister. Et si elle n'était pas d'une telle indigence, je lirais peu, écrirais encore moins, me contentant de la vivre. Pour mon couple, deux minuscules compagnons désormais occupés à balayer les grands airs, peut-être chercherais-je quelquefois des mots qui continuent de délivrer en nous le prochain. Ce serait, pour le reste, les vacances perpétuelles où je m'ordonnerais d'être encore plus banal, de rejoindre les graminées du moulin pour connaître le paradis avant la fin de mes jours. Après un long commerce intime avec une certaine littérature qui nous sait capables du pire, je ne serais ni enviable ni pitoyable, mais homme.

À bicyclette, je chercherais des yeux; je chercherais *mon* paysage, celui qui annonce la fin d'un entêtement, d'une erreur. Avec le fleuve devant, comme si une goutte de lait y était tombée pour l'assortir au ciel. Mais je ne rencontrerais sur ma route que l'odeur mouillée d'un tilleul jadis identifiée par l'être que ma pensée voulait fuir, un arbre que je n'aurais pu reconnaître seul ni du tronc ni du feuillage. Mémoire involontaire évidemment.

Dans l'arbre face à ma porte, l'oiseau cherche à me cacher l'idée même qu'il fait son nid. Au cas où il y aurait des envieux. Après tout, les autres, même nos amis, ne manquent jamais, devant nos ratés, de nous attribuer le malheur au mérite.

Comment, je vous le demande, ne pas être séduit par un inconnu qui vous révèle l'emplacement du seul marronnier de la ville où vous avez grandi? Il devient imparable s'il s'obstine à ne rien constater d'anormal en regardant votre cheville gauche couturée et pourtant deux fois grosse comme la droite. Qu'il existe m'est une joie suffisante.